

## Représentations sociales et études du discours : réflexions sur quelques complémentarités conceptuelles et analytiques

Élias Rizkallah – Université du Québec à Montréal

Karine Collette – Université de Sherbrooke

### Abstract

This paper initiates an interdisciplinary exercise about the issue of the treatment of discourse in the field of social representations (SR). The authors introduce a discussion about the relationship between SR and Discourse, which is addressed by the observation of discursive use of SR, but also from the point of view of the possibility of catching within the discourse itself shared, unstable and fragmented knowledge, hardly as an object of discourse. Presented concepts (*tropes*, *topoi* and *prediscourse*) originate from heterogeneous approaches and, despite their resonance with the SR field, neither exhaust the theoretical characteristics nor the discursive possibilities of SR. This raises in turn the problem of theoretical and methodological integration of the different discursive dimensions of SR.

### Keywords

Social representations, Theoretical criticism, Discourse analysis, Discourse functioning, Operational concepts, *Topoi*, *Prediscourse*

### Résumé

Ce texte initie un exercice interdisciplinaire sur la question du traitement du discours dans le champ des représentations sociales (RS). Les auteurs présentent une discussion sur la question du rapport entre RS et Discours, notamment abordée par l'observation de la mise en discours des RS, mais aussi une analyse du point de vue de la possibilité de saisir à même le discours des connaissances partagées, instables et parcellaires, qui ne se disent guère comme objet de discours. Les concepts exposés (*tropes*, *topoi* et *prédiscours*) relèvent d'approches hétérogènes et, malgré leur résonance avec le champ des RS, n'épuisent ni les caractéristiques théoriques ni les possibilités discursives des RS. Ce qui pose en retour le problème de l'intégration théorique et méthodologique des différentes dimensions discursives des RS.

### Mots-clés

Représentations sociales, critiques théoriques, mise en discours, analyse du discours, concepts opératoires, *topoi*, *prédiscours*.

## INTRODUCTION

Ce texte émane d'un intérêt initialement partagé par les co-auteurs, pour la logique naturelle de Grize, comme proposition théorique appliquée à l'analyse des discours ordinaires. Ce point de départ s'est progressivement transformé en débat sur la place des représentations sociales (RS) et des préconstruits culturels chez Grize pour finalement toucher un problème épineux, le statut du langage dans les analyses inscrites dans le champ des représentations sociales, où, de l'avis de Moscovici (1994) : « *no other theory of psychosocial phenomena has inscribed them [social representations] in the linguistic field more than ours.* » (p. 164) Cette citation est posée en préambule d'une critique à l'égard du domaine des RS et de la conception dominante du langage, quasi-exclusivement référentielle, critique qui, 20 ans plus tard, demeure d'actualité. Le nœud de cette problématique nous a incités à croiser nos formations différentes, en psychosociologie et sciences du langage, d'autant plus que depuis bien longtemps, il nous paraissait pour le moins surprenant que l'AD soit si absente du domaine des RS. Ce texte se propose donc, dans une perspective interdisciplinaire de développements méthodologiques, de relever des résonances entre deux domaines de pratique: les études du discours et le champ des RS.

## REPRÉSENTATIONS SOCIALES: LE RÔLE FONDAMENTAL DE LA COMMUNICATION SOCIALE

Depuis ses tout débuts, le champ des représentations sociales se définit comme l'étude du sens commun [1], ou du moins de la connaissance sociale (Moscovici, 1961; 1976). Aussi, plusieurs des fondateurs du champ ont mis de l'avant le rôle fondamental de la communication sociale dans la genèse d'une RS, soit le fait de discourir à propos d'un objet pour l'objectiver en l'ancrant dans du familier. Illustrons ce propos en survolant une hypothétique genèse type (conférer Wagner et al., 1999) d'une RS afin de voir pourquoi la communication sociale (Rouquette, 1998) jouerait un rôle de « carburant » dans la dynamique d'une RS. Supposons qu'un groupe social (affinitaire ou nominatif), vivant dans un monde d'objets sociaux, fasse face, à un moment donné, à une idée, un phénomène ou un évènement non-familier. La réaction d'adaptation des membres du groupe serait de tenter d'en parler, et, pour ceci, ils le désigneraient en fonction de leurs prédispositions et à partir des idées, signes, valeurs et symboles sociaux qui préexistent à cet objet/évènement (Doise, 1992), soit une familiarisation en fonction des conditions générales préalables à l'apparition et à l'apprivoisement du nouveau phénomène (ou la transformation d'un ancien). Ce processus est communément appelé *ancrage*. Par ailleurs, la diffusion et le « travail » de l'information à travers des échanges entre les membres d'une communauté fait en sorte que la connaissance sociale du phénomène non-familier se construit en se transformant pour atteindre un état plus ou moins stable et structuré. Cette connaissance sociale réifiée se traduit sous la forme d'une image ou d'une métaphore reproduisant, en le simplifiant et

le réduisant, un ensemble complexe d'idées (cognèmes) qui renvoie, pour les membres du groupe, à l'objet en question. Ce processus est communément appelé *objectivation*. Conséquemment, la cause motrice (non pas sa finalité ni ses conditions) d'une telle genèse ou transformation de l'objet d'une RS revient à l'interaction/communication sociale pratiquée en vertu de genres divers : de la conversation quotidienne aux genres de prédilection des médias de masse ou sociaux, en passant par les discours publics et des documents hétérogènes. Déjà, l'étude princeps de Moscovici (Moscovici, 1961; 1976) conceptualisait, à propos de la psychanalyse en France, trois différents systèmes de communication de masse à l'œuvre dans une RS: diffusion, propagation et propagande. Dans la constitution d'une RS, chacun de ces systèmes varie en fonction du groupe cible, de l'organisation de l'information, de l'enjeu, de la finalité de la communication, etc. Or, à notre connaissance, depuis cette étude, très peu de réflexions (Lahlou, 1996; Rouquette, 1996; 1998; 2003; Sperber, 1990) ont abordé, amendé, complexifié significativement les conceptions originelles de la communication sociale dans le champ des RS, du moins pas suffisamment pour que des recherches empiriques aient été menées spécifiquement sur ce sujet, d'une manière qui dépasse les descriptions des contextes et des canaux de communication du modèle classique de communication (Shannon & Weaver, 1949). Très souvent, les propos sont réduits à des précautions sur les contextes de production, à des pistes de recherche souhaitées (Rouquette, 1996), à des métaphores de propagation qui seraient fructueuses (Lahlou, 1996), au lien entre la polyphasie cognitive et le dialogisme Bakhtinien (Marková, 2008), à des rappels de l'importance de ce processus pour saisir l'articulation de la triade Ego/Alter/Objet (Jovchelovitch, 2005), voire à proposer, en s'inspirant de Jodelet, de considérer les RS *comme* un langage (Kalampalikis, 2003). Cela n'implique pas que les produits verbaux et écrits ne soient pas compris dans les études en RS, au contraire, c'est même le matériau par excellence, directement issu de la cueillette de données (questionnaires, entrevues, etc.). Notre questionnement s'attarde au travail entrepris sur ces données : sur quelles bases théoriques les données discursives sont-elles catégorisées, « découpées », « travaillées » pour expliciter le processus de construction d'une RS?

## LANGAGE ET ANALYSE D'UNE RS : L'OUBLI DU DIRE EN FAVEUR DIT

Qu'en est-il donc en RS de l'analyse des matériaux langagiers collectés? Il ne s'agit pas ici de dresser le panorama des différentes méthodes d'analyse dans les RS [2], mais de se limiter à questionner les manières d'aborder le matériau langagier [3] à partir et au-delà des critiques que telles pratiques ont occasionnées, hélas sans réel impact ou en occasionnant des résistances peu fructueuses pour une compatibilité entre champs de recherche.

Ainsi, si l'on se réfère à la typologie des approches en RS par De Rosa (2012), où l'on retrouve l'approche structurale, socio-dynamique, anthropologique, narrative et

modélisatrice, il va sans dire que le traitement du matériau langagier varie notablement autant par le format de collecte (fermé/ouvert), par la nature des données (invoquées/provoquées), que par les unités d'analyse (lemmes, unité de signification, contexte élémentaire...), etc. Par contre, trois points, que nous estimons critiquables, reviennent souvent (y compris dans l'approche narrative):

- 1) l'attrait quasi exclusif pour l'aspect « sémantique » du langage;
- 2) l'absence notable d'observation de la *mise en discours* d'une RS par les acteurs;
- 3) le silence sur les dimensions praxéologiques et inférentielles de la co-construction des RS en discours [4].

Ces trois points ont déjà fait l'objet de critiques ou de réflexions de l'interne et de l'externe du champ des RS. Le premier, soit l'attrait quasi exclusif pour l'aspect « sémantique » [5] du langage, a déjà été soulevé par Moscovici en 1994, puis en collaboration avec Kalampalikis plus de 10 ans après (Kalampalikis & Moscovici, 2005). Dans ces réflexions, il n'était pas question de rejeter l'apport de la « sémantique » du langage pour d'autres de ses dimensions (pragmatique, phonétique, morpho-syntaxique, etc.) mais bien de favoriser l'intégration de ses dernières afin d'enrichir la valeur de l'analyse des RS de manière plus fidèle à ses propositions originelles. Ainsi, les auteurs parlent de l'intérêt du travail sur la dimension « pragmatique » [6] des énoncés, dans laquelle ils incluent principalement sa forme par opposition à son contenu. Chez Moscovici (1994), la question était plus élargie pour inclure également les présuppositions des énoncés locaux, voire leur phonétique. Le second point, la mise en discours des RS par les acteurs, a été adressé par Ramognino (1984) mais surtout par Lecomte et Glady (1989) [7], concernant ce qu'on appelle en analyse du discours la subjectivité dans le discours ou la prise en charge du discours par l'acteur (Grize, 1990). On retrouve aussi, dans un cadre pragmatique-cognitif, un intérêt pour les acteurs discourant chez des chercheurs dans la mouvance des travaux de Ghiglione (e.g. Salès-Wuillemin, Morlot, Masse, & Kohler, 2009), sur des liens faits entre les RS, l'APD (Analyse Propositionnelle du Discours) et l'ACD (Analyse Cognitivo-Discursive). Le troisième et dernier point, la valeur praxéologique et inférentielle du langage, même si son principe est reconnu par quelques-uns (Grize, 1996; Wagner & Hayes, 2005), provient principalement de chercheurs hors du courant dominant en RS (e.g. Billig, 1988; 1993; Harré, 1998; Py, 2004). Quelques-uns, issus de la psychologie discursive (surtout Jonathan Potter) ont vivement été critiqués à ce sujet par les défenseurs du courant dominant (e.g. De Rosa, 2006; Marková, 2000). Ainsi, Billig (1998) met surtout l'accent sur la nécessité de l'argumentation et du conflit pour l'étude de la « société pensante » présupposée par les RS, Harré estime que les RS sont des règles et que « l'activité discursive est le travail dans lequel on s'engage conjointement quand on utilise un système commun de signes pendant l'accomplissement d'une tâche » (p. 132) et enfin Py (2004), du côté de l'analyse conversationnelle, insiste sur le langage comme objet possible de RS et « surtout comme lieu d'existence de ces mêmes RS » (p. 7). Quant à la psychologie discursive, qui constituerait une version radicale et critique du cognitivisme, elle reproche du même coup au courant dominant des RS son

attachement encore persistant à l'ordre des cognitions et sa non-adhésion à une posture surplombante du discours sur les cognitions, à l'idée que la pensée s'élabore *dans* et *par* le langage. Notre position ne rejoint nullement cet extrême, mais bien celle de Moscovici (1994), voire celle de Py, de Grize ou de Billig, car la production d'images mentales ne peut être circonscrite/réduite aux possibilités de la langue, pas plus que les effets de sens (interprétatifs) ne peuvent être exclusivement contraints dans les carcans de la langue. D'ailleurs, on retrouve chez Grize l'idée d'imbrication indissociable des éléments de discours et de pensée où, plus que les traces linguistiques à la surface des textes, les opérations de pensée ancrées dans la langue constituent le point d'intérêt de sa logique naturelle [8] pour l'analyse des RS, entre autres.

Ces positions, critiques et réflexions sur le rôle du langage dans l'étude des RS amènent à se poser plusieurs questions épineuses : dans une recherche, peut-on véritablement « trouver » une RS (Rooney, 2001)? L'analyse ne se ramène-t-elle pas à viser une cible qui est « nécessairement au-delà de ce que l'on touche » (Rouquette, 1995, p. 6)? Dans ce cas, peut-on vraiment prétendre qu'un acteur parle *de* l'objet d'une RS? Quelle valeur accorder aux propos sur l'objet d'une RS par un acteur social?

« (Ainsi,) le discours que l'on recueille concernant notamment les objets sensibles ne serait que partiel et des pans entiers de la représentation échapperaient à l'enquêteur, ce qui, bien entendu, pose des problèmes méthodologiques particulièrement délicats. » (Piermattéo & Guimelli, 2012, p. 228)

À la suite de ces critiques et questionnements, il apparaît légitime de se demander si les « processus » d'ancrage et d'objectivation ne s'en trouvent pas souvent traités, à bien des égards, comme des états ou des produits « en coupes », que seule l'interprétation des chercheurs tente de relier à l'extérieur de l'activité discursive, négligeant de ce fait l'épaisseur de son milieu d'élaboration.

Revenons à nos trois points (« sémantique »; mise en discours; praxéologie et inférence) pour expliciter notre point de vue. Dans la majorité des recherches, incluant l'approche narrative, nous estimons qu'il y a une souscription assez fidèle, quoique rarement avouée, à une acception *référentialiste* du langage où la fonction communicationnelle de ce dernier se trouve subordonnée à sa fonction représentationnelle. En fait, c'est comme si l'unité linguistique, au sens de Moscovici et Kalampalikis (2005), était considérée comme transparente et suffisante (Ramognino, 1984), du fait qu'elle « transporterait » naïvement une idée ou un cognème. D'ailleurs, du côté des recherches dites qualitatives, il est très fréquent de recourir à des analyses thématiques où l'acte analytique sur le matériau s'exerce par un codage, un étiquetage thématique ou un compte rendu de ce qui est dit. Du côté des recherches dites quantitatives, le recours aux techniques textométriques (*e.g.* méthode Alceste), montre que, même si la matérialité linguistique est partiellement préservée, ce qui compte est bien le signifié naïf du mot plein (ou multi-mots), sa spécificité dans un contexte

d'énonciation (tours de parole, partie d'une grille d'entrevue) ou sa co-occurrence globale (AFC [9] ou classification automatique), lesquels indiqueraient un réseau de cognèmes. Dans l'une ou l'autre des méthodes, ce qui importe est le *dit*, à quoi il réfère, avec quel autre il co-occure, ce qui en rendrait compte dans le contexte de production, mais s'attarde peu ou prou à sa matérialité discursive, à son mécanisme interne ni à son potentiel d'action sur les représentations d'autrui ou de la situation.

Aussi, pour ce qui est de la mise en discours par les acteurs, c'est comme si elle se faisait par un agent maîtrisant un vocabulaire que le chercheur décrit ensuite à l'aide d'un ensemble de variables, soient des couples de propriétés/valeurs (*e.g.* sexe, âge, niveau socio-professionnel, score sur une échelle), externes à l'acte d'énonciation, en vue d'identifier des regroupements entre ces mêmes variables et les unités linguistiques ou les codes/thèmes. Ces procédés ont certes une valeur heuristique pour l'investigation des RS, nous les utilisons d'ailleurs souvent dans nos propres recherches, mais ils sont loin d'épuiser « le lieu où les RS se constituent, se façonnent, se modifient ou se désagrègent » (Py, 2004, p. 6) [10], soit *en* discours et non seulement à travers le discours *sur* l'objet d'une RS. Il nous semble qu'en joignant ces deux versants, le discours *sur* la RS et la RS *en* discours, la nature processuelle de l'objectivation et de l'ancrage d'une RS s'en trouverait rétablie. D'ailleurs, malgré le socio-constructivisme sous-jacent aux RS, il serait très difficile de pouvoir théoriquement et épistémologiquement distinguer ces pratiques d'analyses langagières des traditionnelles analyses de contenu et de la « théorie » du reflet [11] qu'elles présupposent, que Moscovici lui-même, en collaboration avec Henry (1968), avait critiqué dans un article qui a fait époque dans les milieux académiques de la méthodologie française.

En somme, reconnaître dans toute la dynamique (construction/transformation) d'une RS le rôle du langage sans étudier les mécanismes de ce dernier ou n'y voir que des traces de contenus cognitifs nous semble pour le moins incomplet, car pour rester dans son cadre socioconstructiviste, l'étude du sens social ne peut simplement se limiter à la *pensée* sociale sans aussi investiguer le *penser* social [12]. Le lecteur aura d'ailleurs remarqué que plusieurs des critiques susmentionnées ne sont ni récentes ni originales, le champ des RS étant suffisamment ouvert et le concept suffisamment versatile pour avoir permis plusieurs rencontres entre différents champs d'études externes, traitants de phénomènes sociaux avoisinants (attitudes, cognitions, cultures, idéologies) avec ou sans recours à des théories discursives. En revanche, la très grande majorité de ces rencontres a été peu constructive et sans lendemain [13], mais surtout, les problèmes pointés sont restés en suspens. Nous ne prétendons pas pour autant les résoudre dans la suite de ce texte mais réfléchir à partir de quelques concepts issus des études du discours, à des échos possibles en ce qui a trait à la construction des RS *en* discours, notamment au-delà des traces strictement linguistiques.

## DES PRINCIPES DE L'ANALYSE DU DISCOURS (AD)



Dans les terres de naissances du champ des RS, existe depuis une cinquantaine d'années une tradition, celle de l'AD, aussi interdisciplinaire et versatile que celle des RS, qui comprend des appareillages théoriques et empiriques riches d'où nous relèverons quelques pistes pouvant être utiles pour le champ des RS. Le fait que l'AD développe ses analyses sur la base de théorisations du discours constitue, à notre avis, un atout majeur lorsqu'il s'agit d'aborder le sens social spécifiquement véhiculé par les discours alors que dans le champ des RS, les analyses lexicométriques (e.g. Alceste) par exemple, restent souvent de nature a-théorique [14].

Nous évoquerons d'abord quelques postulats ou principes essentiels en AD qui permettent de poser l'étude de la matérialité discursive comme porte d'accès aux usages et réglages en discours du sens social des idées.

1. Les discours sont des textes et énoncés nécessairement inscrits dans des conditions spécifiques de production-réception. L'AD préconise (Charaudeau & Maingueneau, 2002) que certaines traces de ces conditions sont saisissables dans la matérialité discursive (traces énonciatives, de subjectivité, interdiscursivité, etc.) [15].

2. Tout discours s'inscrit dans des formes socialement reconnaissables qui agissent comme des contraintes et orientations de la production/réception des discours *in situ* : tout discours réfère à des caractéristiques liées aux genres de discours. Ceux-ci sont variablement définis, par des typologies qui tantôt favorisent des critères sociaux (discours ordinaires / institutionnels/ experts...), des domaines d'activité (discours religieux/ médical / politique...), des dispositifs (entrevue médiatique/ publicité virale/discours journalistique...), des enjeux communicationnels (argumentation-débat / explication / promotion...), des compositionnalités structurelles (séquences narratives, explicatives, argumentatives, périodes descriptives, dialogales), des effets pragmatiques visés (revendication/sensibilisation/vulgarisation...), ou encore l'usage des modalités énonciatives et temporelles (degré d'implication de l'énonciateur dans son discours).

3. Tout discours est nécessairement en relation avec d'autres discours et avec d'autres voix. Tout discours est, par définition, traversé par d'autres discours (Peytard, 1995) qui y laissent des traces implicites ou explicites. Il est donc possible d'étudier les multiples relations qu'un discours entretient avec d'autres discours et d'autres voix, en repérant par exemple, les extraits de discours rapportés, les citations, renvois, emprunts, allusions mais aussi les structures (conférer relations de genre) ou encore le vocabulaire choisis qui renvoient à telle ou telle formation discursive. Le principe de dialogisme dont il s'agit ici implique aussi que parmi d'autres formes interdiscursives, les énoncés « déjà-là » circulent sous des formes plus ou moins figées (croyances, adages, proverbes) et à travers des raisonnements topiques (en tant que schèmes discursifs) porteurs de valeurs socialement partagées.

4. Le discours est une forme d'action: du point de vue linguistique, le langage constitue un cas particulier de re-présentation, puisqu'il établit des relations aux choses du monde

qui reposent sur l'arbitraire du signe et de la langue (Benveniste, 1966). Le discours n'est pas le miroir du monde : il l'évoque, le symbolise, en donne des re-présentations, le re-façonne continuellement, permet d'évoquer l'absent, l'irréel, l'imaginaire. Et le discours prend part au monde, en tant qu'il participe à sa constitution. Du point de vue de l'AD, le discours est action, en ce qu'il contribue à façonner le monde (réalité sociale signifiante) autant qu'il est façonné par la langue et les choses du monde, observables ou non. Autrement dit, le discours contribue à façonner le monde à travers ce que l'on dit et que l'on peut dire (contraintes sociales et de la langue) des choses du monde, réelles ou imaginées, absentes ou présentes. En ce sens, le discours met en forme les choses du monde (Bremond, 1973), autant qu'il prétend les représenter (mise en histoire d'évènements signifiants, descriptions dites savantes...).

5. Le discours est interactif: il établit non seulement une relation entre les choses du monde et la langue, mais encore une relation entre les choses re-présentées du monde et les acteurs situés dans des contextes socio-culturels et historiques, acteurs investis d'intentions plus ou moins exprimées ou tangibles (Charaudeau, 2004), ne serait-ce que celle de poser un point de vue (dans le sens de regard) spécifique sur le monde [16], par exemple, dans le cas très général de la narration ou dans celui de la description.

Déjà dans ces principes génériques, nous voyons que l'analyste mobilise des éléments au-delà de la stricte matérialité linguistique et de ses référents thématiques. Il s'intéressera par exemple à des éléments rhétoriques, stylistiques ou encore énonciatifs, parce qu'ils influencent potentiellement la persuasion à l'œuvre dans toute interaction, y compris dans le sens où donner à voir ou à entendre constitue déjà un geste persuasif puisque le locuteur propose nécessairement un éclairage spécifique sur un objet en discours. Plusieurs composantes discursives peuvent alors être relevées : monstration discursive de la crédibilité et des valeurs de la personne; traces de la planification énonciative (rapport de l'énonciateur à son propre discours) et éléments manifestant la subjectivité (expression des émotions, évaluations, choix des mots, etc.); traces de la planification interlocutive (façon de s'adresser au destinataire, de capter son attention, de réguler l'interaction, place spécifique que le locuteur lui construit). Ainsi, le choix des mots en tant que tels, au-delà des occurrences et co-occurrences, n'est pas neutre, car ils sont potentiellement porteurs de subjectivité, peuvent indiquer ou non des émotions (le *pauvre* enfant *versus* l'enfant *malade*), des évaluations (la *guerre* en Irak *versus* l'*invasion* de l'Irak), des jugements (mon mari/mon bichon/mon boulet), qui travaillent l'orientation de l'objet re-présenté. Ces mêmes mots établissent des relations entre un discours en train de se faire et d'autres discours, ils construisent, appellent, évoquent certains traits caractéristiques d'un « objet » en construction dans le fil même des discours.

Si ces éléments de la texture discursive peuvent être convoqués pour étudier les dynamiques d'ancrage et d'objectivation d'une RS, nous nous appuyerons ici, de façon plus restrictive, sur trois concepts opératoires qui font écho à plusieurs notions employées en RS.



## TRACES DISCURSIVES QUI APPELLENT DES REPRÉSENTATIONS DE L'OBJET

Les principes de l'AD nous convient à postuler que tout le sens n'est pas donné à la surface du texte, celui-ci est plutôt pavé de traces qui en orientent le sens. Dans cette section, nous exposerons quelques concepts opératoires en AD (*e.g. topoi*), dont la résonance avec les RS nous semble particulièrement pertinente pour illustrer comment le donné à voir à la surface des textes s'articule au sens discursivement (co)-construit [17] et en quoi il affleure les RS. Nous considérerons donc les concepts qui permettent le repérage du travail discursif en tant qu'il s'exerce à la frontière du texte et du monde, où les éléments textuels appellent notamment des connaissances partagées ou des raisonnements discursivement induits, à prendre part au sens en construction.

L'activité inférentielle en tant que construction de sens déléguée au récepteur est constitutive des possibilités du discours : aux éléments structurants les énoncés à la surface du texte (connecteurs/structures logiques des arguments/composition séquentielle des textes, traces énonciatives et interlocutives...) s'ajoutent les éléments de sens que les énoncés prévoient, appellent, présupposent, suscitent... Ils entretiennent un rapport plus ou moins direct avec les éléments énoncés. Par exemple : *il a arrêté de fumer* implique nécessairement qu'*il fumait* et qu'*il ne fume plus* (présupposés). Inférer qu'*il fumait trop* ou qu'*il arrête de fumer parce qu'il vient de recevoir un diagnostic médical* constitue des interprétations possibles (non contradictoires par rapport aux énoncés) mais absolument pas conditionnées par le texte : ces différentes implicatures ne sont pas textuellement inscrites mais sont plus ou moins prévues dans le discours à l'étude. Au-delà des présuppositions prévues, la cohérence des propos se joue du point de vue de la reconstruction par le récepteur, en fonction de ses propres besoins de pertinence (Sperber & Wilson, 1989). Reprenons à notre compte l'exemple du touriste qui se fait indiquer les nuages par un autochtone : la signification du message pour le récepteur n'est pas la forme, ni la taille des nuages, tel que le sens encyclopédique pourrait les définir, mais réside dans l'alerte que représente le nuage noir (le sens pragmatique). La signification n'est pas équivalente au sens encyclopédique du thème *nuage* mais aux interprétations socio-culturelles et situationnelles du signe mis en scène dans le discours: le touriste ne serait pas censé reconnaître les signes avant-coureurs de l'orage dans cette région ; il aurait besoin d'aide ; l'autochtone se devrait d'être bienveillant à l'égard de cet hôte, de le prévenir. Pointer les nuages consiste à *faire signe*, dans le sens de construire et adresser un message pour déclencher une inférence interprétative, laquelle s'appuie sur un contenu d'ordre représentationnel et non simplement linguistique-encyclopédique. Et les énoncés font constamment signe : ils indiquent, évoquent, appellent des sens discursifs et sociaux, ces sens « entre les lignes ». La conclusion interprétative appartient néanmoins ici au récepteur : fera-t-il confiance à l'autochtone? se couvrira-t-il? accélérera-t-il le pas ou rebrousse-t-il chemin? Dans la logique naturelle de Grize (1996), on retrouve cette

idée qui consiste à faire signe, à proposer : les schématisations sont données à voir, et à re-construire.

Suivant cela, l'AD et les théories de l'argumentation nous semblent proposer des concepts assez opératoires pour identifier en discours des lieux et formes qui jouent potentiellement un rôle d'appel aux représentations, des traces qui instruisent la place et l'activation des RS dans la logique même du discours. Les tropes rhétoriques, les *topoi* et la notion de prédiscours (intimement liée au concept de mémoire discursive) nous semblent particulièrement intéressants dans le rôle d'indicateurs en discours d'un travail *sur* ou *avec* les RS.

## LES TROPES

Au classement rediscuté, dans les rhétoriques de l'ornement *versus* de l'argument, les tropes, ou du moins certains d'entre eux sont aujourd'hui reconnus comme des formes constitutives de l'argumentation (Amossy, 2012; Bonhomme, 2009; Plantin, 2009). Or, si nous allouons aux RS la particularité de se (re)jouer en tant qu'elles se (re)présentent en discours (Valsiner, 2003), le caractère rhétorique-argumentatif des formes qui les mettent en scène dans le discours en train de se faire nous semble particulièrement pertinent à aborder. Les tropes ou figures de rhétorique semblent par ailleurs entretenir une relation toute proche de l'activité représentationnelle en train de se constituer en discours, pour des raisons qui affleurent le fonctionnement du caractère proprement figural, décrit par Bonhomme:

« Les figures n'acquièrent leur statut figural qu'à un niveau plus profond, d'ordre psycholinguistique. Leurs saillances doivent posséder une résonance cognitive qui les rend typiques par rapport aux autres variations libres du discours. »

(2009, p. 4)

Le même auteur précise que les figures ont un degré de fonctionnalité très élevé dans la communication : de la fonction esthétique, phatique voire pathémique, à la fonction cognitive et persuasive, les fonctions répertoriées corrélerent a priori les dimensions praxématiques des RS. Les formes discursives (ici les figures) à travers lesquelles elles seraient appelées à prendre place en discours s'inscrivent dans une dynamique communicationnelle et actionnelle où le sens particulier d'une représentation en construction constitue un enjeu ouvert, au-delà d'un contenu qui en figerait artificiellement le sens : faire changer l'avis, le regard de l'autre, le persuader d'un autre sens possible, pas nécessairement arrêté, pour changer son comportement, obtenir qu'il pose un geste spécifique. Nous pourrions alors considérer que, du point de vue des RS, l'approche discursive-argumentative des figures représente un lieu d'observation de l'accomplissement potentiel des pluralités de sens possibles. Le recours habituel à certains tropes caractéristiques en argumentation – métaphores ou analogies, enthymèmes, exemples – illustre clairement qu'ils ne peuvent être considérés à la stricte échelle de leurs contenus référentiels : le signifiant d'une métaphore – les mots tels qu'employés – n'exprime pas son signifié ; le sens n'est donc qu'évoqué. La théorie

de l'argumentation (TA) propose également de retenir des figures qui agissent de façon argumentative au niveau de l'interaction (figures de présence, telles onomatopées et pseudo discours direct), et figures de communion (telles allusion, citation, apostrophe, question oratoire, énoncé de la personne ou du nombre). Parmi ces dernières, l'allusion, la citation et la question oratoire nous semblent corrélées la recherche d'indices discursifs de discours/connaissances partagés. En cela, certaines figures de communion pourraient bien croiser les concepts de doxa et de mémoire discursive (Paveau, 2006) en tant qu'ils suscitent des inférences relatives à des discours circulants.

## **DOXA ET TOPOÏ**

Définie tour à tour comme doctrine systématisée, voire idéologie (Sarfati, 2002), opinion commune fluctuante (Hummel, 2010), voire archive interdiscursive (Amossy, 2012), la *doxa* renvoie à des conceptions théoriques et méthodologiques très variables, du point de vue de l'argumentation en AD et des sciences humaines et sociales en général. Entendue comme ensemble disparate mais aussi dispersé de valeurs et croyances circulant au travers d'une multitude de discours et de pratiques d'une société ou communauté, la doxa semble particulièrement insaisissable en tant que donnée dans un discours spécifique, pour trois raisons identifiées : 1) en raison de sa dispersion; 2) parce qu'elle ressort, au moins en partie, du registre de l'évidentialité (Sarfati, 2002); 3) parce qu'elle serait indirectement saisissable par le repérage des *topoï*, ces schèmes discursifs dits vides, qui ne véhiculent pas explicitement un contenu mais hiérarchisent les valeurs appelées à agir en discours (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 2008).

Les évidences en discours sont discrètes, dissimulées dans les implicites et présumés, non-démontrées et le plus souvent non-démonstrables, elles ne surgissent d'ailleurs aux discours qu'à l'issue des différends qu'elles suscitent (Angenot, 2008). Mais la *doxa* prend néanmoins part aux mouvements argumentatifs et invite indirectement, en prenant place dans ces énoncés hiérarchisant les valeurs, que construisent les *topoï*, et dans les espaces inférentiels construits par les implicites et présumés qui relèvent notamment de l'évidence. Selon une conception rhétorique et idéologique, la doxa, en tant que savoir partagé dans une communauté à une époque donnée, reviendrait à « concevoir les interactants comme tributaires des représentations collectives et des évidences qui sous-tendent leurs discours » (Amossy, 2012, p. 118), ce qui laisse effectivement entendre que le sens en construction, faisant intervenir la doxa, actionne des éléments de sens qui relèvent des représentations. Dans ce sens, repérer des éléments doxiques à l'œuvre dans un discours contribuerait à identifier quelque chose des RS en (co/re)construction dans le discours. Ce point résonne à plusieurs égards avec les travaux sur les liens entre plusieurs RS (conférer Roussiau & Valence, 2013).

## **LES TOPOÏ : DEUX CONCEPTIONS ET UNE ARTICULATION POSSIBLE AUX RS**

Entendu comme *lieu commun*, le concept de *topos* conduit à repérer des contenus encapsulés dans des formes relativement figées de la langue [18]. Mais s'en tenir à cette définition et donc au contenu exprimé par des formes spécifiées à la surface des textes, ne permet guère, à notre avis d'atteindre le repérage des « connaissances évoquées » en discours. Le concept de *topos* s'applique à un autre plan qui nous semble plus intéressant pour le maillage interdisciplinaire, celui des raisonnements qui sous-tendent les sens à construire. À la suite de la rhétorique aristotélicienne, les lieux de Perelman et Olbrechts-Tyteca (2008) réfèrent avant tout à des principes sous-jacents aux énoncés (des schèmes logico-discursifs dits *vides*), qui servent de passage, pourrait-on dire, aux sens à construire (Angenot, 1982; Anscombe, 1995; Molinié, 1992), mettant en scène la hiérarchisation opérée entre différentes valeurs. Les principes en question, variablement désignés selon les théories, s'articulent par exemple autour des notions de quantité/qualité/ordre/existant/essence/personne (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 2008). Concrètement, on met en œuvre des raisonnements qui donnent implicitement la priorité à une valeur (i.e. l'existant), plutôt qu'à une autre (i.e. possibilité de changement). Or, faire valoir, dans une réponse négative à une demande de changement ou de justification, qu'on a toujours fait comme cela appelle inmanquablement une représentation historique ou traditionnelle, plutôt objectivée de l'objet ou du comportement, et semble renforcer la même représentation qu'on peut supposer déjà prégnante. Sans que cette représentation soit décrite à même la matérialité linguistique explicite, elle agit, est activée selon la hiérarchisation de valeurs significatives, convoquées de manière aléatoire et parfois même contradictoire pour agir sur/avec les représentations appelées en discours.

Selon la conception théorique que nous privilégions ici, les *topoi* en discours n'apparaissent donc pas en tant que « connaissances » ou contenus mais agissent comme principes véhiculant des valeurs qui seraient elles aussi *évoquées* plutôt que *partagées* en discours. De fait, les raisonnements persuasifs s'appuient fortement sur des « connaissances partagées » (valeurs et croyances) qui sont rarement ou pas du tout manifestées à la surface des textes (Amossy, 2011; Py, 2004).

« Si elles [connaissances partagées] ne sont pas explicitées, elles ne s'en donnent pas moins à lire à partir d'un imaginaire social partagé, dans le réservoir duquel le lecteur peut puiser un ensemble d'images diversement valorisées. »  
(Amossy, 2011, p. 20)

## LES PRÉDISCOURS

Nous situerons cet autre concept, proposé par Marie-Anne Paveau (2006), dans un cadre sémantique, distinct des théories de l'argumentation et en tant que méta-catégorie d'éléments discursifs manifestant l'activité des RS en discours. Les propriétés essentielles des prédiscours nous semblent constituer d'emblée une relation théorique au concept de RS. Ils relèvent de la collectivité, en tant qu'ils réfèrent à des contenus partagés dans une société donnée, propriété fondée sur le postulat de l'existence d'une mémoire externe, collective et distribuée. Par ailleurs, le partage des prédiscours est

tacite, *qui va sans dire*, ce qui leur octroie la propriété d'immatérialité : les contenus des prédiscours ne sont pas saisissables en tant que tels à la stricte surface des énoncés. Selon notre compréhension des RS, cela renvoie à l'idée de fonctionnement des représentations sociales en tant qu'activation intuitive, relevant du savoir-faire avec les discours- qui se réalise grâce aux espaces inférentiels des discours en acte plutôt que seulement selon une explicitation langagière d'ordre référentiel. De plus, la dynamique des prédiscours repose aussi sur leur transmissibilité, en tant qu'ils circulent déjà (une propriété directement liée au concept d'interdiscursivité en AD) et se manifestent en discours par les *appels aux prédiscours*. Ces derniers concrétisent la possibilité de saisir les traces matérielles des prédiscours en même temps qu'ils actualisent leur transmission. En outre, les cadres prédiscursifs collectifs sont vus comme des organisateurs dynamiques d'expériences, ce qui crée encore une relation définitionnelle avec le concept de représentation sociale : de la perception *in situ* à l'anticipation, les effets cognitifs structurants des prédiscours se (re)jouent au regard des contextes socioculturels, politiques et idéologiques dans chaque situation où ils sont activés. Ainsi, Paveau (2006) réfute la possibilité de les définir comme « des contenus statiques de savoirs et de croyances » (p. 124). Enfin, les appels aux prédiscours, fondés sur des connaissances expérientielles (un savoir-faire avec le discours dans un contexte et une situation donnée) induit que la nature des prédiscours est imprécise, approximative, adaptable. Puisque l'homme s'en sert pour s'adapter aux situations, pour comprendre les situations, leur caractère approximatif prend place dans la régulation discursive des relations entre individus, d'où la nécessité de leur attribuer une dernière propriété : l'intersubjectivité. La propriété discursive traverse quant à elle les autres propriétés.

### Les observables des prédiscours

Paveau (2006) exclut d'emblée les catégories linguistiques des prédiscours, qui exprimeraient des contenus de connaissances partagées : proverbes, mots-composés, locutions stéréotypées expressives ou formules dont le sens est figé dans l'encyclopédie d'une communauté ne sont pas des prédiscours (contrairement à ce que certaines théories linguistiques entendent sous le concept de *lieu commun*, par exemple, et que nous avons également écarté plus haut). Elle catégorise les observables des prédiscours dans une typologie en trois points, regroupant chacun différentes composantes discursives plus ou moins éclectiques: 1. Les lignées discursives : mémoire de la langue, énonciation patrimoniale, noms de mémoire; 2. Les mondes partagés : *deixis* encyclopédique, interrogations génériques, usage de la modalité épistémique; 3. Les organisateurs textuels-cognitifs : typologie, métaphore, antithèse [19]. Selon nous, chacune des composantes rassemblées dans cette typologie n'est pas également pertinente pour construire la relation conceptuelle et méthodologique de l'abord des RS en discours, dans la perspective des sciences humaines.

1. Dans la catégorie des *lignées discursives*, diverses composantes (énonciation patrimoniale -appel à la sagesse collective et appel aux pères, usages discursifs du nom propre, incluant les toponymes) renvoient à un spectre de thématiques non déterminées, auxquelles le concept de représentation peut s'appliquer plus



généralement. Les énonciations patrimoniales, « formes par lesquelles les locuteurs allèguent explicitement des cadres antérieurs à dimension patrimoniale » (*Idem*, p. 157), sont particulièrement marquées par la propriété de transmissibilité : le discours pérennise l'existence d'un bien discursif commun (construction du patrimoine) via une activité énonciative de locuteurs à la fois porteurs et héritiers. La dimension patrimoniale qui s'actualise dans la dynamique même de la transmission est « tacitement reconnue, selon la propriété d'immatérialité des prédiscours » (*Ibidem*). Et Paveau identifie dans ses différents corpus des formes d'énoncés qui actualisent, dans cette catégorie, l'appel à la sagesse collective : l'appel à des énoncés proverbiaux (parfois explicites) cités de manière vérifiable ou non, comme appartenant au stock culturel, ou l'élaboration par le locuteur même, d'énoncés à forme proverbiale (selon des opérations linguistiques identifiées [20]). La démarche analytique ne vise pas l'identification du contenu du prédiscours mais permet de localiser, pourrait-on dire, l'espace où il travaille le discours et de spécifier les formes par lesquelles le discours appelle et joue avec les représentations, ici à valeur patrimoniale.

2. Dans la seconde catégorie, des *Mondes partagés*, Paveau (*op. cit.*) regroupe des formes de prédiscours qui assurent une sorte de stabilité intersubjective, permettant l'intercompréhension. Les formes d'énoncés qu'elle y répertorie sont la *deixis* encyclopédique, les interrogations génériques et les usages de la modalité épistémique. Nous retiendrons particulièrement ici les formes de la *deixis* encyclopédique non-marquée, et la question de l'évidence (en tant que forme épistémique, déjà évoquée dans la définition de la doxa). Les expressions qui localisent la réflexion dans le temps et l'espace (*À l'heure où...* ; *En ces temps où...*) sont, pour l'auteur (*op. cit.*), des formes de *deixis* non-marquée : les éléments exprimés dans les propositions relatives qui font suite à ce type d'expressions ou plus largement les caractéristiques exprimées à propos du lieu ou du moment en question convoqueraient des « partages conniventiels » (*op. cit.*, p. 176). La distinction entre les éléments explicites de l'énoncé et l'ensemble vraisemblablement plus large sur lequel repose la connivence interprétative nous semble être un lieu possible d'activité saisissable des représentations ayant cours. Sur ces formes de la *deixis* encyclopédique, Paveau (*op. cit.*) précise le caractère perpétuellement « suspendu et modifiable » (p. 177) de la modélisation de l'AD. Le statut épistémique (de discours vrai, qui « force l'accord ») des propositions relatives en jeu dans cette catégorie est particulièrement proche de celui des interrogations génériques ou questions oratoires, composante suivante dans la même catégorie. Ici encore, un effet de sens construit l'accord préalable, à partir de formulations largement analysées en rhétoriques et sur lesquelles nous ne nous attarderons pas. De fait, si la question oratoire allègue un savoir universel, d'autres usages de la modalité épistémique « permettent aux locuteurs de faire appel à des usages plus ou moins consolidés, mais qui sont tous présentés comme relevant du prédiscours incontestable de l'objectivité, ancré dans l'évidence » (*Ibidem*).

3. La dernière catégorie proposée par Paveau (*op. cit.*), des *organiseurs textuels-cognitifs* relate a) les typologies utilisées et créées en discours pour organiser la



perception du monde en même temps qu'elles lui donnent une orientation (axiologie). b) La notion de typologie qui, à son niveau discursif, repose notamment sur le procédé de l'énumération (dans le cadre de la description, qui consiste donc à désigner et organiser les éléments constitutifs d'un objet donné). Or, la visée discursive-cognitive de la théorie de l'auteure instruit, aux côtés des caractéristiques textuelles et organisationnelles déjà reconnues de la description, une dimension cognitive, laquelle permet d'intégrer les effets de sens, notamment axiologiques, auxquels contribuent les énumérations qu'on classerait, souvent à tort, comme des présentations neutres de caractéristiques établies d'objets du monde : « Ce ne sont alors pas seulement le monde et les êtres qui sont ainsi organisés mais également les opinions et les jugements » (*op. cit.*, p. 189). Les observables de l'activité typologique résident en bonne partie dans les formes de la désignation ou dénomination. Par exemple, dans ses corpus, Paveau (*op. cit.*) relève des organisations typologiques catégorisant les élèves « les mulets ou les chevaux de course », d'autres ayant une portée polémique « des analphabètes, des caractériels, des enfants d'immigrés non-assimilés ». Certaines typologies renvoient à une « macro-typologie légitimante », une sorte de « champ typologique », comme les catégories « cinéma d'auteur » ou « cinéma de genre » qui servent à valoriser ou dévaloriser les productions audio-visuelles. Enfin, l'auteure constate (*op. cit.*), selon ses analyses de corpus, que les typologies manifestées en discours peuvent également se rapporter à des prototypes de profession (animateur ou substituts maternels pour les enseignants du primaire ; assistantes sociales, bonnes sœurs, majorettes, agents économiques pour les militaires...). Ainsi, la typologie serait « un puissant organisateur à la fois des représentations du monde des sujets et des discours qu'ils produisent. » (p. 195).

Illustrons brièvement la difficulté autant que le potentiel de dialogue entre RS et études du discours, dans la perspective de ce texte, consistant à repérer en discours des traces de sens qui n'y sont pas donnés, et ce par le biais de concepts opératoires jouant le rôle d'indices de construction des RS. Nous pouvons songer ici à des résonances entre quelques dimensions de la théorie de la logique naturelle de Grize, en particulier les préconstruits culturels, et les prédiscours chez Paveau. Dans son étude empirique étendue sur les RS des nouvelles technologies chez les salariés, Grize et collaborateurs conçoivent les RS comme :

« une forme de connaissance bien particulière, non réductible à une connaissance scientifique dégradée ou erronée. Elle puise ses contenus dans plusieurs champs, elle fonctionne par traduction, articulation, emprunt, ressemblance, elle produit un vraisemblable pour convaincre, elle est paradoxalement connaissance-méconnaissance en rapport réciproque avec la pratique »  
(Grize, Vergès, & Silem, 1987).

Les opérations logico-discursives décrites par Grize « président à l'élaboration d'une schématisation » (1994, p. 282), concept central de sa théorie, désignée par moment comme des représentations discursives. Or, les objets des schématisations s'élaborent sur des *référents* (« objets » déjà-là, à propos de quoi il y a signe) constitués

de préconstruits culturels (*Idem*, p. 283). Grize avance explicitement que les préconstruits culturels sont de l'ordre des RS (*Idem*, p. 284). Ce déjà-là avant de discourir (i.e. prédiscursif), se trouve en lien avec les RS d'un côté et de l'autre avec ce que Grize appelle, suite à Culioli (théoricien de l'énonciation), les notions primitives. Cependant, et c'est là où le dialogue est à établir, ces notions primitives se situent au niveau de la pensée, et seulement de surcroît sur le plan du langage. En effet, dans les premiers travaux de Grize (1990), les pré-construits culturels, tout en ayant un effet performatif, ne pouvaient même pas être « dits » par un acteur social, d'où un certain malaise avec l'opérationnalisation de ses effets, de sens en particulier. Plus tard, la relation entre représentation, notions primitives et langage s'est davantage clarifiée, dans le sens où l'acte de discourir serait une fermeture des possibilités offertes par les notions primitives, elles-mêmes éléments particuliers des préconstruits culturels (Grize, 1998, p. 120). Cela dit, l'opérationnalisation n'en est pas plus avancée, et c'est là, il nous semble, au-delà des différences de termes, que certaines dimensions des prédiscours de Paveau permettent de repérer l'espace où les prédiscours travaillent le discours, et de spécifier comment ils « appellent » les représentations, grâce à sa typologie des observables.

## POUR NE PAS CONCLURE... ET POURSUIVRE LES TRAVAUX

En somme, dans ce qui précède, nous avons d'abord rappelé la position fondamentale de la communication sociale dans le champ des RS et tenté de montrer qu'autant à l'interne qu'à l'externe du courant dominant, il y a eu des incitations à prendre en considération autre chose que la matérialité linguistique et le contenu thématique dans les analyses langagières des RS. Dans le champ des études du discours, c'est par le biais de la tradition de l'AD que nous avons tenté d'indiquer qu'il serait incomplet de limiter les études au discours *sur* l'objet d'une RS. Plus encore, nous avons indiqué l'intérêt de saisir l'objet d'une RS *en* discours, soit du point de vue des traces d'un fonctionnement actualisant des effets de sens sur le monde et sur autrui (argumentation), et ce, à travers des concepts opératoires, comme les *tropes*, les *topoi* et certaines notions incluses dans les prédiscours. Les concepts choisis semblent pointés vers des indices de construction des RS, lesquels déclencheraient l'activation de RS, ou d'éléments qui les constituent, pour les convoquer, les renforcer ou les transformer. Il ne s'agissait pas d'établir un pont entre les deux domaines mais de pointer des résonances qui pourraient ouvrir une porte à des articulations théoriques ultérieures, rétablissant le rôle processuel du langage dans la « vie » d'une RS. Cela dit, le bref survol effectué sur les études du discours montre à quel point il s'agit d'un domaine certes avancé sur le plan des concepts opératoires pour les RS en discours mais pas assez unifié autant sur le plan théorique (pragmatique-énonciative, argumentation, etc.) que sur le plan des méthodes de recherche. Maîtriser un tel ensemble hétérogène de pratiques pour des études hors des sciences du langage peut être assez décourageant et étourdissant (Della Faille & Rizkallah, 2013), d'où peut-être,

dans le champ des RS, le recours à des procédés orientés vers les contenus ou les thèmes sur l'objet.

En effet, plusieurs limites enrayent le dialogue, voire le croisement, entre le champ des RS et les études du discours en général, et l'AD en particulier. Parmi ces limites et difficultés, mentionnons que l'AD exige un niveau approfondi d'analyse de la matérialité tout en affichant la nécessité d'articuler ce niveau d'analyse aux conditions socio-historiques de production-réception des discours. Nous croyons d'ailleurs que c'est en partie en raison de cette nécessaire articulation que l'AD devrait distinguer les notions de matérialité discursive et de matérialité linguistique. Or, cette articulation, objet d'une intention déclarée de saisir « le sens social des discours » instaure un certain flou constructif (espace ouvert à la création méthodologique) éventuellement considéré comme un manquement conceptuel et méthodologique en AD (Paveau, 2015). Du côté des sciences sociales, la question des conditions (sociologiques, socio-historiques) de production-réception considérées de nature différente des traces inscrites dans les textes, et celle de leurs rapports aux textes a d'ailleurs été soulevée de manière très critique à l'égard de quelques pratiques de l'AD en sociologie par Schnapper (2012) comme mode de construction idéal-typique d'expérience vécue, bref une entreprise un peu trop immanentiste. Cela dit, il reste difficile de poser, comme dans la majorité des techniques textométriques en RS, à la fois les locuteurs dans leurs conditions externes d'énonciation et leur discours comme réalisation de ces mêmes conditions, en se souciant si peu de la texture discursive et de son évènementialité. Tenter de trancher en proposant qu'il s'agit d'une relation dialectique (Fairclough, 2012; Maingueneau, 2014) ne peut qu'empêcher une autre question : selon quelle logique ces deux ordres ou « natures » dialoguent-ils? On retrouve ici des problèmes déjà pointés par Ramognino (1984) où l'absence d'une logique du social associée à celle du langage amène à des découpages dans la méthode qui rendent l'interprétation très dépendante de parcours interprétatifs particuliers. Cette entreprise de dialogue ne nécessiterait-elle pas une théorisation de l'appropriation au niveau individuel, interactif et sociohistorique *dans* la texture discursive? Autant de défis que de pistes de recherches à entreprendre probablement à partir de cadres d'analyses ayant les propriétés d'être à la fois formalisés, descriptifs et modulables (ouverts à l'enrichissement), tels qu'entrevus avec la logique naturelle de Grize, afin de saisir dans un modèle intégrateur les aspects discursivement caractéristiques du travail des RS en discours.

## NOTES

[1] « [Les représentations sociales] ont une fonction constitutive de la réalité, de la seule réalité que nous éprouvons et dans laquelle la plupart d'entre nous se meuvent. » (Moscovici, 1976, p. 26-27)

[2] Une tâche monumentale à laquelle s'attarde A.S. De Rosa depuis 20 ans, et ce au-delà du plan des méthodes (conférer De Rosa, 2012).

[3] Nous excluons pour des raisons d'espace le traitement des matériaux iconiques, audios, etc.

[4] On retrouve néanmoins indirectement une phrase précise à ce sujet chez Rouquette (2000): « Les RS doivent être vues comme des *contraintes* que l'on peut éventuellement utiliser à son profit dans la préméditation stratégique d'une action ou dans telle ou telle phase tactique de la réalisation de celle-ci. » (p. 20)

[5] L'usage des guillemets souligne la polysémie du terme, proche du sens commun (alors équivalent de « sens) dans le champ des RS, alors que la sémantique implique des approches spécifiques, conceptuelles et méthodologiques, du sens, notamment par l'attribution de traits sémantiques potentiellement activés, en fonction de l'environnement co-textuel d'un mot.

[6] Là aussi l'usage du terme *pragmatique* se ramène à des mesures formelles sur l'information et le vocabulaire d'un corpus et non en référence aux théories pragmatiques en sciences du langage.

[7] En restant dans le giron de la RS française et de l'AD française, ces deux textes (Lecomte & Glady, 1989; Ramognino, 1984), sont malheureusement restés peu ou prou cités.

[8] « La logique naturelle cherche à décrire des opérations de pensée, opérations qui servent à constituer et à organiser des contenus dont elle cherche des traces dans la langue. » (Grize, 1996, p. 114).

[9] Analyse factorielle des correspondances simples ou multiples sur des tables lexicales ou des contextes élémentaires.

[10] Là aussi, en RS les propos de Howarth résonnent « *[SR] existing only in the relational encounter, in the in-between space we create in dialogue and negotiation with others* » (Howarth, 2006, p. 68)

[11] La manière la plus simple d'illustrer cette « théorie » serait la métaphore du verre de Sherzer (2012) où le discours a traditionnellement été considéré comme un verre « à travers lequel le chercheur perçoit la réalité de la grammaire, des relations sociales, des pratiques écologiques et des systèmes de croyance. Mais l'on s'attarde rarement sur le verre lui-même – le discours et sa structure – qui constitue pourtant le moyen par lequel la connaissance (linguistique et culturelle) est produite, conçue, transmise et acquise, par les membres de sociétés et par les chercheurs » (p. 41).

[12] Billig (1993) propose même de re-conceptualiser la « société pensante » de Moscovici par la « société argumentante ».

[13] L'exemple le plus patent est celui la logique naturelle de Grize, appliquée longuement sur un objet de RS (*i.e.* les salariés et les nouvelles technologies Grize, Vergès, & Silem, 1987), elle est restée sans suite dans le domaine des RS malgré les efforts de Grize, Vergès et Silem, et surtout un cadre formel très dynamique et ouvert pour la description de l'articulation entre discours, cognition et argumentation.

[14] Voir à ce sujet les propos de Ramognino (1984) sur les conséquences des présupposés non-explicités d'une théorie du langage dans l'analyse des représentations.

[15] Toutefois, les conditions socio-historiques des interactants ne sont pas considérées comme déterminant les discours à l'étude : les traces des conditions de production-réception qui peuvent être inscrites dans les discours (rapport du locuteur à son énoncé,

rapports de place des interactants, renvoi spécifique à tel ou tel autre discours...) ne sont pas de la même nature que les déterminants sociologiques ou socio-historiques généraux, d'où l'intérêt de les observer à part entière.

[16] Cette conception, fortement empreinte des théories de la persuasion, trouverait certains échos chez Howarth (2006) en RS: « *Perhaps we could say that representations can be 'used' to defend and so sustain a particular construction of reality, or 'mentioned' in resistance to another version of reality* » (p. 68).

[17] Nous entendons ici le sens de co-construit dans une perspective plus large que le cadre interactionnel présentiel, où l'exercice de co-construction est réalisé par deux sujets empiriques.

[18] Si les travaux linguistiques peuvent sans aucun doute fournir de précieuses ressources, les répertoires de proverbes, adages, dictons et autres aphorismes ne suffisent pas à étudier leur rôle et fonctionnement au regard des RS, dans le discours.

[19] Nous ne présenterons pas ces deux figures (de la métaphore et de l'antithèse) ici, car elles pourraient être regroupées avec les figures du discours évoquées dans les parties précédentes.

[20] Binarité, atemporalité, rythmes, parallélismes ou symétrie, etc. (Paveau, 2006).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amossy, R. (2011). Des sciences du langage aux sciences sociales: l'argumentation dans le discours. *A contrario* 16(2), 10–25.

Amossy, R. (2012). *L'argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.

Angenot, M. (1982). *La parole pamphlétaire: contribution à la typologie des discours modernes*. Paris : Payot.

Angenot, M. (2008). *Dialogues de sourds: traité de rhétorique antilogique*. Paris: Mille et une nuits.

Anscombe, J.-C. (Éd.). (1995). *Théorie des topoï*. Paris : Kimé.

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale: 1*. Volume 1. Paris : Gallimard.

Billig, M. (1988). *Ideological dilemmas: A social psychology of everyday thinking*. London, UK : Sage Publications.

Billig, M. (1993). Studying the thinking society: Social representations, rhetoric, and attitudes. Dans G. Breakwell & D. Canter (Dir.). *Empirical Approaches to Social Representations* (pp. 39–62). Oxford, UK : Clarendon Press.

Bonhomme, M. (2009). De l'argumentativité des figures de rhétorique. *Argumentation et Analyse du Discours*, 2. Repéré à <http://aad.revues.org/495>

Bremond, C. (1973). *Logique du récit*. Paris : Éditions du Seuil.

Charaudeau, P. (2004). Comment le langage se noue à l'action dans un modèle socio-communicationnel du discours. De l'action au pouvoir. *Cahiers de linguistique française*, 26, 151–175.



- Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (Éd.). (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Della Faille, D., & Rizkallah, É. (2013). Présentation : regards croisés sur l'Analyse du discours. *Cahiers de recherche sociologique*, 54, 5–16.
- De Rosa, A. S. (2006). The « boomerang » effect of radicalism in discursive psychology: A critical overview of the controversy with the Social Representations Theory. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 36(2), 161–201.
- De Rosa, A. S. (2012). Research fields in social representations. Snapshot views from a meta-theoretical analysis. Dans A. S. De Rosa (Dir.), *Social representations in the « social arena »* (pp. 89–124). New York, NY : Routledge.
- Doise, W. (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, 45, 189–195.
- Fairclough, N. (2012). Critical Discourse Analysis. In J. P. Gee & M. Handford (Dir.), *The Routledge handbook of discourse analysis* (p. 9–19). London, UK : Routledge.
- Grize, J-B. (1990). *Logique et langage*. Paris: Ophrys.
- Grize, J-B. (1994). Logique naturelle et sociologie. *L'Année sociologique* 44(1), 281–89.
- Grize, J-B. (1996). *Logique naturelle et communication*. Paris : Presses universitaires de France.
- Grize, J.-B. (1998). Logique naturelle, activité de schématisation et concept de représentation. *Cahiers de praxématique*, 31, 115–125.
- Grize, J-B., Vergès, P., & Silem, A. (1987). *Salariés face aux nouvelles technologies : vers une approche socio-logique des représentations sociales*. Paris : Éditions du Centre national de la recherche scientifique . Presses du CNRS, diffusion.
- Harré, R. (1998). The epistemology of social representation. In U. Flick (Dir.), *The Psychology of the Social* (p. 129–137). Cambridge University Press.
- Henry, P., & Moscovici, S. (1968). Problèmes de l'analyse de contenu. *Langages*, 11, 36–60.
- Howarth, C. (2006). A social representation is not a quiet thing: Exploring the critical potential of social representations theory. *British Journal of Social Psychology*, 45(1), 65–86.
- Hummel, P. (2010). *Doxa: études sur les formes et la construction de la croyance*. Paris : Philologicum.
- Jovchelovitch, S. (2005). La fonction symbolique et la construction des représentations: La dynamique communicationnelle EGO/alter/objet. *Hermès*, 41, 51–57.
- Kalampalikis, N. (2003). L'apport de la méthode Alceste dans l'analyse des représentations sociales. Dans J.-C. Abric (Dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 147–163). Ramonville : Éditions Érès.
- Kalampalikis, N., & Moscovici, S. (2005). Une approche pragmatique de l'analyse Alceste. *Les cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 66, 15–24.



- Lahlou, S. (1996). The Propagation of social representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26(2), 157–175. Repéré à <http://doi.org/doi:10.1111/j.1468-5914.1996.tb00527.x>
- Lecomte, A., & Glady, M. (1989). Analyse de discours et représentations sociales. Dans J.-L. Beauvois, M.-V. Joule, & J.-M. Monteil (Dir.), *Perspectives cognitives et conduites sociales: Représentations et processus socio-cognitifs* (pp. 143–183). Cousset : Delval.
- Maingueneau, D. (2014). *Discours et analyse du discours: une introduction*. Paris : Armand Colin.
- Marková, I. (2000). Amédée or how to get rid of it: Social representations from a dialogical perspective. *Culture & Psychology*, 6(4), 419–460. Repéré à <http://doi.org/10.1177/1354067X0064002>
- Marková, I. (2008). The Epistemological Significance of the Theory of Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 461–487. Repéré à <http://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00382.x>
- Molinié, G. (1992). *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Livre de Poche.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : Presses universitaires de France.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public*. (2<sup>ème</sup> édition). Paris : Presses universitaires de France.
- Moscovici, S. (1994). Social representations and pragmatic communication. *Social Science Information*, 33(2), 163–177.
- Paveau, M.-A. (2006). *Les prédiscours: sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- Paveau, M.-A. (2015). En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques. Dans J.-M. Adam (Dir.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation* (pp. 337-355). Repéré à <https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01163507/document>
- Perelman, C., & Olbrechts-Tyteca, L. (2008). *Traité de l'argumentation; la nouvelle rhétorique* (6<sup>ème</sup> édition). Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Peytard, J. (1995). *Mikhaïl Bakhtine: dialogisme et analyse du discours*. Paris: Bertrand-Lacoste.
- Piermattéo, A., & Guimelli, C. (2012). Expression de la zone muette des représentations sociales en situation d'entretien et structure discursive: une étude exploratoire. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 94(2), 223–247.
- Plantin, C. (2009). Un lieu pour les figures dans la théorie de l'argumentation. *Argumentation et analyse du discours*, 2. Repéré à <http://aad.revues.org/215>.
- Py, B. (2004). Pour une approche linguistique des représentations sociales. *Langages*, 154(2), 6-19. Repéré à <http://doi.org/10.3917/lang.154.0006>
- Ramognino, N. (1984). Questions sur l'usage de la notion de représentation en sociologie. Dans C. Bélisle, B. Schiele, & S. A. E. Hadj (Dir.), *Les savoirs dans les*

- pratiques quotidiennes: recherches sur les représentations* (p. 209–225). Paris: Éd. du C.N.R.S.
- Rooney, E. (2001, février). *Les représentations sociales: diversité des avenues, régularité des embûches; Comment trouve-t-on une représentation sociale?* Conférence du CIRADE, Université Laval.
- Rouquette, M.-L. (1995). *L'analyse structurale des représentations sociales*. Montréal: CIRADE-UQAM. Repéré à <http://ariane.ulaval.ca/cgi-bin/recherche.cgi?qu=01-0538439>
- Rouquette, M.-L. (1996). Social Representations and Mass Communication Research. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26(2), 221–231. Repéré à <http://doi.org/doi:10.1111/j.1468-5914.1996.tb00530.x>
- Rouquette, M.-L. (1998). *La communication sociale*. Paris : Dunod.
- Rouquette, M.-L. (2000). Paradoxes de la représentation et de l'action : des conjonctions sans coordination. *Dossiers des Sciences de l'Éducation*, 4, 17–22.
- Rouquette, M.-L. (2003). La matière historique. Dans S. Moscovici, & F. Buschini (Dir.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 427–443). Paris : Presses universitaires de France.
- Roussiau, N., & Valence, A. (2013). Interdépendance et transformation des représentations sociales en réseaux. *Revista CES Psicología*, 6(1), 60–76.
- Salès-Wuillemin, É., Morlot, R., Masse, L., & Kohler, C. (2009). La représentation sociale de l'hygiène chez les professionnels de santé : intérêt du recueil par entretien et de l'analyse discursive des opérateurs de liaison issus du modèle des Schèmes Cognitifs de Base (SCB). *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 82(2), 43–72.
- Sarfati, G. E. (2002). Aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de la doxa. Dans R. Koren, & R. Amossy (Dir.), *Après Perelman: quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques? L'argumentation dans les sciences du langage*. Paris : L'Harmattan.
- Schnapper, D. (2012). *La compréhension sociologique: démarche de l'analyse typologique* (3<sup>ème</sup> édition). Paris : Presses universitaires de France.
- Shannon, C. E., & Weaver, W. (1949). *The mathematical theory of communication*. Urbana, IL: University of Illinois Press.
- Sherzer, J. (2012). Langage et culture: une approche centrée sur le discours. *Langage et société*, 1, 21–45.
- Sperber, D. (1990). The epidemiology of beliefs. Dans C. Fraser & G. Gaskell (Dir.) *The social psychological study of widespread beliefs* (pp. 25–44). Oxford, UK: Clarendon Press et Oxford University Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1989). *La pertinence: communication et cognition*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Valsiner, J. (2003). Enabling a theory of enablement: In search for a theory-method link. *Papers on Social Representations*, 12, 12.1–12.8.

Wagner, W., Duveen, G., Farr, R., Jovchelovitch, S., Lorenzi-Cioldi, F., & Marková, I. (1999). Theory and method of social representations. *Asian Journal of Social Psychology, 2*, 95–125.

Wagner, W., & Hayes, N. (2005). *Everyday discourse and common sense: the theory of social representations*. Houndmills – Basingstoke, UK: Palgrave Macmillan.

